

## **Le temps dans l'imaginaire écofictionnel français contemporain Question de l'anachronisme profond\***

**Hamidreza Rahmatjou\*\*** (auteur responsable)

Doctorant en littérature française, Université de Téhéran, Université de Lorraine

**Esfandiar Esfandi**

Maître de Conférences, Université de Téhéran.

### **Résumé**

Les jeux temporels abondent dans les écrits sciences-fictionnels. Les écofictions, en tant que sous genre de la SF ne font pas exception. L'esthétique des écofictions s'approche largement de celle de la « littérature d'anticipation », cependant, au vu de leurs choix thématiques, en l'occurrence l'écologie, les écofictions utilisent parfois des paradigmes assez particuliers. Ainsi, la question du temps et de l'anachronisme sera-t-elle étudiée dans les pages qui suivent à partir de l'hypothèse selon laquelle les écofictions ont tendance à intégrer un certain anachronisme dans le tableau qu'elles brossent des sociétés futures. Dans les textes étudiés ci-dessous, l'anachronisme se soustrait du niveau des faits et des intrigues, de l'événementiel en somme, pour s'imposer à celui des structures et des concepts.

Trois œuvres d'écofiction seront étudiées dans cet article, à savoir : *Globalia*, de Jean-Christophe Rufin ; *Eternity Incorporated*, de Raphaël Granier de Cassagnac ; et *le goût de l'immortalité*, de Catherine Dufour.

**Mots-clés :** Les Ecofictions, le temps, l'anachronisme, L'anachronisme profond.

---

\* **Date de réception :** 2015/12/25

**Date d'approbation:** 2016/08/20

\*\* **E-mail:** Hamidreza\_rj@yahoo.com

## Introduction

La science-fiction sait très bien jouer avec le « temps ». Le passé y est aussi important que le futur ; et il ne faut pas oublier qu'à travers ces voyages dans le temps c'est toujours le présent actuel qui est interrogé. De Maurice Renard, romancier, on lit :

*« Les plus belles œuvres du genre [...] sont celles où flottent, comme des effluves éternelles, les vieilles inquiétudes humaines [...]. Le vent de la destinée souffle sous la porte du laboratoire ; et on se rappelle de la grande place réservée aux peurs, aux préoccupations psychiques, et en un mot, aux mythes universels dans cette grande entreprise que l'on appelle aujourd'hui la littérature science-fictionnelle. (Van Herp, 1996: 40-41).*

Genre ancien, la science-fiction ne peut jamais être pensée sans référence au futur. Elle est souvent étiquetée comme « littérature d'anticipation » ou « anticipation scientifique », on le sait, grâce à l'une de ses caractéristiques principales, à savoir la « spéculation à partir d'un savoir » (Bear, 1985, p.5) d'une situation ou d'un cadre bien choisis et du développement imaginaire des conséquences possibles de cette spéculation.

On ne s'étonnera donc pas, en analysant un corpus des œuvres science-fictionnelles, du vaste recours aux outils lexicologiques, discursifs et conceptuels, utilisés pour créer les différents effets relatifs au jeu avec le temps. De ces outils, nous repérons l'« anachronisme » du fait non seulement de son importance pour le genre science fictionnel mais aussi de sa fréquence considérable dans notre corpus principal, c'est-à-dire : les écofictions.

Nous donnerons quelques petites définitions de l'idée d'anachronisme qui permettront d'engager notre réflexion avant de voir comment Jean-Christophe Rufin dans *Globalia* et Raphael Granier de Cassagnac dans *Eternity Incorporated* se sont servis de ce que nous appelons ici un certain « anachronisme profond »

pour décrire les sociétés futures de leurs œuvres. Sera aussi évoqué l'ouvrage de Catherine Dufour, *Le goût de l'immortalité*.

### **Développement**

Les écofictions en tant que sous genre de la SF utilisent largement les procédés de la littérature science fictionnelle. L'esthétique des écofictions rappelle nettement celle de la SF : une certaine tendance de la sociologie du présent (dans le sens de l'évocation mais aussi de mise en question des mœurs, des valeurs, des institutions etc.); un choix confirmé de l'anticipation, donnant souvent lieu à des constructions imaginaires du futur ; et surtout, des recours abondants à l'idée d'utopie et de dystopie. Cependant, l'écologie comme thématique particulière, disons presque unique, des écofictions, fait la différence. Si la science-fiction tâche d'imaginer le plus exhaustivement possible des futurs lointains, c'est qu'elle n'a pas l'habitude de préférer une seule partie du monde diégétique aux autres parties. Du coup, l'économie est autant un sujet pour les romans science-fictionnels que les problèmes sociologiques, les crises écologiques, les paradoxes moraux et la critique des mœurs, l'eschatologie et tant d'autres axes thématiques.

Or, répétons-le, les écofictions sont essentiellement connues par leur choix : le traitement du sujet écologique. Cette précision théorique est censée nous aider à mieux comprendre le sens exact de l'anachronisme dans les écofictions. Plus haut, nous avons utilisé le terme « anachronisme profond » car nous sommes de cet avis que l'idée d'anachronisme dépasse, dans les écofictions, l'espace lexical et discursif, et entre en partie dans celui des concepts. Dans *Globalia* de Rufin et *Eternity Incorporated* de Granier de Cassagnac, à la question du « temps » se mêle largement une peur concrète : celle d'un anachronisme parfait au niveau du comportement de la société humaine.

Les définitions encyclopédiques de l'anachronisme nous le présentent, en général, comme une « faute contre la chronologie »,

et en particulier, quand il s'agit de l'art et de la littérature, comme « une erreur qui consiste à placer un concept ou un outil inexistant à l'époque illustrée par l'œuvre » (En ligne : <http://www.universalis.fr/>; <http://www.littre.org/>). L'anachronisme est alors compris comme une « anomalie » contre la chronologie et du coup, selon le point de vue critique adopté, de nombreuses analyses seront possibles pour aborder la question. Entre autres, celle qui traite le phénomène de l'anachronie narrative (cas souvent rencontré dans les récits science-fictionnels) et celle qui aborde la question d'une anachronie discursive, une finesse qui occupe une place particulière dans l'économie de la SF. Nous ne nous attarderons pas sur ces deux types d'analyses pour nous consacrer à notre hypothèse principale, à savoir, l'anachronisme profond.

L'historien Jacques Rancière, dans son article intitulé : « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », paru dans *L'Inactuel*, considère que « [...] L'anachronisme n'est pas tant un problème de confusion de dates (remontée d'une date vers une autre date) qu'un problème de confusion d'époques » (Rancière, 1996, 60). Pour lui, « une confusion d'époque » est en effet une « confusion des régimes de vérité », expression à comprendre dans le sens du « discours » ; discours en tant que mise en parole mais aussi mise en imaginaire du fait « réel ». Par-là, il considère que « l'anachronisme ne concerne pas une question de faits, il concerne une question de pensée » (*Ibid.*, 60). Pour ce philosophe contemporain, adepte de l'école des *Annales*, « le temps long des cycles et des structures s'impose contre le temps court des événements; d'ordre synchronique, l'épaisseur du social, [à comprendre dans le sens de l'ensemble des phénomènes sociaux], les manières de faire, d'être et de penser primant sur les faits individuels et superficiels ». (*Ibid.*, 60).

Dans les propos précités de Rancière, les deux formules « une question de pensée » et « le temps long des structures et des

cycles » nous paraissent plus importants que les autres. Ce sont en effet celles qui sont susceptibles de décrire de la meilleure façon, l'apparition de l'anachronisme dans les écofictions françaises extrêmes contemporaines.

Au niveau conceptuel, les écofictions ont l'habitude de placer leur société future dans un contexte de passé primitif. Ce qui ne revient pas à considérer que les humains de ces sociétés futures soient rejetés par une certaine « machine à remonter le temps » à la période de la préhistoire de l'humanité. En fait, les descriptions de l'« autre monde », de celui qui se trouve en dehors des utopies, faites par nos romanciers, donnent volontairement cette impression qu'en franchissant les frontières des « mondes cosmisés », on se retrouve dans une ère qui ressemble bizarrement à celle décrites par, par exemple, les anthropologues tel que Lévi-Strauss, parlant des sociétés indiennes de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud.

Il s'agit en effet d'une régression temporelle de grande envergure ; d'une faute émise contre la logique chronologique du récit. Le « régime de vérité », tel que nous l'apprend Rancière, diffère chaque fois que le texte passe de l'utopie à ce qui se trouve au-delà de l'utopie. Cette altération se manifeste premièrement au niveau du champ sémantique, et entraîne par la suite des effets textuels concrets. A l'instar du modèle science-fictionnel, l'évocation de l'utopie dans les écrits écofictionnels donne souvent lieu à l'émergence du champ sémantique du progrès, du high-tech et, disons-le en un mot, du bien être paradisiaque. Or, ce champ sémantique s'évapore totalement dès l'instant où le roman, (à la suite d'une exigence générique, c'est-à-dire la primordiale de la mise l'écologie en relief), dépasse les frontières de l'utopie pour évoquer ce que la réalisation de la rêverie du progrès a coûté à la Terre : le champ sémantique du progrès donne tout de suite sa place à celui d'un désastre absolu, de catastrophe naturel mais aussi humain.

Au niveau textuel, le passage d'un monde à l'autre, se perçoit avant tout sur le mode de la progression textuelle. Les procédés d'anaphore et de reprise, très sollicités dans les passages où il s'agit de l'utopie s'abstiennent visiblement quand le romancier passe d'une sphère diégétique à l'autre pour évoquer le monde hors-utopique. Sous les verrières protectrices du « Globalia » (L'ensemble des cités au caractère utopique dans l'œuvre de Rufin, *Globalia*) ou de la « Bulle », (la cité utopique de l'œuvre de Cassagnac, *Eternity Incorporated*) les données (entre autres le nom des personnages, des bâtiments et des lieux) sont constamment repris dans un ordre chronologique solide pour créer un effet d'harmonie et de cohésion. Or, au-delà des frontières de ces utopies, l'apparition des événements et des personnages divers ne suit pas un fil logique. Il s'agit en fait d'un amalgame des données éparpillées sans lien logique entre elles.

Commençons tout d'abord par l'œuvre de Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, roman où « l'anachronisme profond » se manifeste mieux que les autres ouvrages de notre corpus. Nous continuerons ensuite par l'analyse du roman de Raphael Granier de Cassagnac, *Eternity Incorporated* et par, *Le goût de l'immortalité*, roman extrême contemporain de Catherine Dufour, honoré par le Grand prix de l'Imaginaire en 2007.

### ***Globalia*, ou les modalités d'un décalage :**

La société utopique du *Globalia* est en effet une île isolée au sein d'un océan de chaos social au sens exact du terme. De même, la chronologie narrative d'*Eternity Incorporated* pose un paradoxe de même ordre : une utopie parfaite baigne dans le chaos d'un monde qui est revenu à son stade primitif en ce qui concerne le fait social, économique et politique.

Comme le remarque Rancière, dans ce type d'anachronisme, il ne s'agit pas des « dates », ou des « actions » singulières des protagonistes, mais d'une question de pensée, autrement dit de

cette « structure » imposante qui dicte une manière d'être particulière.

Les habitants des « non zones » de Rufin, connaissent très bien ce qu'est un véhicule spatial, une navette, ou des habits « thermoréglables », tous appartenant au monde *globalien*. Mais ce qui importe, et ce qui crée un effet anachronique, c'est leur manière d'être au monde. Le lecteur de Rufin s'étonne quand le romancier lui dévoile, d'un chapitre à l'autre, deux mondes extrêmement différents : l'un, *Globalia*, incarne, comme c'est souvent le cas dans les utopies science fictionnels, l'apogée d'une humanité ayant atteint son âge de perfection, de prospérité maximale ; et l'autre, *les non zones*, évoque des tribus qui chassent, vont à la recherche de l'eau potable dans la nature sauvage, et tuent les animaux et parfois leurs semblables pour rester vivants.

Les premiers chapitres de *Globalia* décrivent scrupuleusement la société globalienne basée démographiquement sur le principe « mortalité zéro, fécondité zéro » (Rufin, 2004, p.99), et politiquement sur celui d'une « démocratie parfaite ». Bien qu'aucune date précise ne soit donnée, on a l'impression, quand il s'agit de *Globalia*, d'être déplacé dans un avenir lointain. L'avancée technologique est partout manifeste :

Des verrières high-tech qui ne peuvent faillir dans leur travail de protection des villes :

*le sentier que vous allez emprunter traverse des endroits sauvages. Grâce aux nouvelles technologies utilisées, les verrières qui protègent le parcours se feront complètement oublier. [...] Vous ne quitterez jamais ces tunnels de verre [...]*

*En tout cas, n'ayez pas peur, ces verrières sont construites à l'épreuve des explosions, des projectiles et des*

*munitions toxiques. Elles assurent totalement votre sécurité*  
(*Ibid.*, pp.17-18)

Une ville massivement couverte par les « écrans » qui diffusent les infos et qui tiennent donc la population au courant des dernières nouveautés ; des voitures qui marchent à un engin « micro nucléaire » ; et surtout, comme nous l'avons remarqué, une science médicale très avancée qui a rendu possible des « âges de plus d'un siècle ». Il ne faut pas oublier la parfaite image donnée par Rufin, décrivant un contrôle climatologique qui a été rendu possible à *Globalia*, apparemment, depuis bien longtemps.

*Depuis sa naissance, il avait toujours vécu dans des zones bénéficiant, selon la terminologie officielle, du « Programme de régulation climatique ». Des émetteurs magnétiques, dits « canons à beau temps », tenaient les nuages à distance. Ils assuraient tout au long de l'année un ciel azuréen dont les caractéristiques avaient été réglées sur ce qui était auparavant le printemps naturel de la Toscane.*  
(*Ibid.*, pp. 129-130)

A part cela, la société globalienne a donné naissance à une « démocratie parfaite », et incarne par-là, une utopie socio-politique. En fait, les premiers chapitres de cet écrit écofictionnel, donne, en droite ligne d'une certaine tradition science fictionnelle, l'image d'une utopie idéale. Le roman reste donc très homogène dans ces premiers chapitres au niveau de la logique chronologique : Il s'agit d'une ère lointaine, située sans doute deux ou trois siècles au-delà du nôtre, le 21<sup>e</sup>. Aucun parasite chronologique n'y perturbe la narration.

Par contre, dans les « non zone », où « Baïkal », le protagoniste principal, a été envoyé par les dirigeants de *Globalia* ; le lecteur a affaire à une certaine « distorsion spatiale », c'est-à-dire : « une modification dans le continuum d'« espace-temps ». En franchissant les frontières globaliennes, non seulement l'« espace » se dénature, mais aussi, le « temps » s'altère. Et cela,

répétons-le, pas au niveau des « dates » ou des « actions » singulières, mais au niveau des « régimes de vérité » et des « structure de pensée ».

De l'utopie globalienne où les relations humaines ont atteint un stade paradisiaque, on passe aux « non zones » où il est tout à fait possible de se faire trucher (famine et violence obligent) en croisant des inconnus :

*La première fois qu'ils croisèrent des êtres humains, il tira Baïkal pas la manche et le contraignit à s'allonger avec lui à plat ventre derrière un rocher. [...] (Ibid., p.141)*

Phrase assez courte, ce morceau à focalisation externe crée en soi un fort effet anachronique en marquant inéditement un contraste avec le tableau des relations humaines au Globalia. Il choque le lecteur et le prépare pour la suite :

*Chaque fois qu'une telle rencontre avait lieu, Baïkal espérait qu'un contact se ferait, qu'ils pourraient échanger quelques mots. Tout au contraire, obéissant à une règle apparemment commune, les passants et Fraiseur mettaient le plus grand soin à maintenir entre eux une prudente distance. Tous, à la vue d'étrangers, commençaient par se crispier sur leurs armes, avançaient penchés en avant, l'œil attentif de toutes parts mais ne lâchant pas pour autant l'autre du regard. Aucune parole, aucun signe n'était échangé et, longtemps après que le croisement avait eu lieu, chacun continuait de se retourner pour vérifier que l'autre s'éloignait bien paisiblement. (Ibid., pp. 142-143)*

De plus, les ruines et la décadence ne constituent, dans le décor des non zones, que la surface. C'est toute la civilisation qui a périclité et a disparue depuis, il semble, très longtemps. A propos du décor en ruine, on lit :

*Des semblants de pistes traçaient çà et là des lignes qui indiquaient sinon la présence du moins le passage d'être*

*vivants. [...] Mais dans la direction vers laquelle ils cheminaient était indiqué un bourg assez considérable. Aucun village n'avait de nom. Ils étaient désignés par des codes à quatre chiffres et deux lettres. De même, ne figurait aucune indication de pays. [...] (Ibid., p.138)*

Retenons tout d'abord, dans cet extrait du roman, la locution adverbiale « çà et là » marquant surtout l'imprécision au niveau de la démonstration spatiale. Ce type de démonstration crée un effet de neutralité absolue, disons, de la platitude et entre par là en fort contraste avec le procédé général de l'évocation de l'espace au Globalia, marqué avant tout par l'exactitude de la démonstration.

Cet effet de contraste, se trouve tout de suite accentué par un phénomène de type sémantique : celui du champ lexical du « déserté », du « dépeuplé ». La formule « sinon la présence du moins le passage d'être vivants » choque tout d'abord le lecteur habitué au paradis globalien en effaçant de manière extrême les signes de la présence humaine ; viennent ensuite une série de trois morceaux à effet déstabilisant : « aucun village », « aucune indication de pays », et « un bourg considérable ». L'image est donc celle d'une étendue déserte parsemée d'une présence humaine très délimitée. Ce décor contredit celui du Globalia, extrêmement civilisé et largement peuplé et crée par conséquent un certain effet d'anachronisme.

Retenons dans cette lignée, un autre fait significatif : dans l'extrait ci-dessous, l'utilisation des points cardinaux pour parler de l'espace où se trouvent les protagonistes, choque le lecteur du fait qu'elle entre en contraste avec le système de l'évocation de l'espace au Globalia. Les premiers chapitres du roman, où il s'agit du métropolitain, brossent le tableau des endroits bien familiers, souvent porteur de nom et d'histoire. Or, dans ce début du troisième chapitre du roman, l'espace semble être dépourvu de toute sorte de familiarité. « Vers le nord-ouest », indique bien sûr

une direction quelconque mais témoigne aussi d'une perte, celle de points de repère.

*A mesure qu'ils cheminaient vers le nord-ouest, ils rencontraient de plus en plus de signes de présence humaine sous la forme de carcasses de véhicules. La première qu'ils avaient croisée était un vieux modèle de Jeep calcinée, sans essieu, posée sur des murets de pierre. (Ibid., pp. 138-139)*

L'anachronisme profond atteint son apogée dès la scène ci-dessous. Devant le panorama d'une usine en ruine, Fraiseur, compagnon de route de Baïkal, reste totalement indifférent :

*Baïkal rut d'abord à une plaisanterie. Puis il se rendit compte que Fraiseur en effet ne distinguait pas ces vestiges dans le paysage. Pour lui, ils faisaient partie de la nature, comme les arbres ou les rochers. Cette ignorance avait une signification terrible. Elle voulait dire qu'il n'avait jamais vu ces lieux autrement qu'en ruine. Il ne savait pas reconnaître ce que ces installations étaient devenues parce qu'il n'avait pas la première idée de ce qu'elles avaient pu être. Il n'avait sans doute jamais été mis en présence d'une usine en état de fonctionnement (Ibid., pp.143-145)*

La première phrase de cet extrait, qui est d'ailleurs assez courte crée un effet de suspension en interrompant le cours des événements. Une nouvelle anomalie s'est apparemment imposée. La deuxième phrase neutralise la suspension et reprend par l'emploi de l'adverbe « puis » le rythme du récit. Le lecteur se rend compte de l'anomalie : il s'agit en effet d'une « ignorance », chez les habitants des non-zones, causée par les conditions de ces étendues désertes. La suspension créée par ce petit paragraphe et l'effet de la distanciation qui est dû à la présence du Globalien exilé au cœur de cette scène, renforcent en somme l'idée d'un écart quasi absolu entre les mondes représentés dans le roman ; autrement dit, l'idée d'un anachronisme profond.

L'ignorance dont parle Rufin quand il évoque les Fraiseur, (et les autres tribus des non zones aussi), justifie l'idée d'un certain écart entre le monde Globalien et le monde des non-zones. Comparées avec le Globalia, les non-zones témoignent en fait, d'une certaine « régression » : Du monde paradisiaque du Globalia, représentant de l'apogée de l'humanité, aussi bien au niveau de la technologie qu'à celui de l'économie ou de la sociologie, le lecteur passe aux non-zones où tout est réduit à un stade primitif. Cette « régression » trouve une illustration concrète dans le dialogue de la page 220 du roman, entre Baïkal, le Globalien exilé et Fraiseur, membre de la tribu Fraiseur. Curieux de connaître l'origine du mot « Fraiseur », Baïkal interroge l'indien et donne ainsi à ce dernier l'occasion de disserter sur son origine.

*- Qu'est-ce qu'il a fait au juste, à Detroit, ton ancêtre ?  
[...] Fraiseur ressortit son pendentif sur lequel était écrit  
« Detroit ». Il le tourna de l'autre côté, le lustra du revers de  
sa manche et le tendit à Baïkal. –FORD, lut celui-ci. –Chut,  
fit Fraiseur en se signant. Ce nom-là, on ne le prononce pas.  
Et il regarde le ciel en murmurant des mots inaudibles.  
Cependant Baïkal commençait à comprendre. Ford...  
Detroit... c'était un couple qui avait traversé le siècle. Un  
grand nombre des véhicules de Globalia sortaient toujours  
de là. – Donc, ton ancêtre est allé à Detroit et il a travaillé  
chez... . – Oui, coupa Fraiseur, chez LUI. – Et qu'y faisait-  
il ? –Il a dû passer tous les échelons. L'initiation, cela  
s'appelle. Finalement, un jour, on lui a fait le grand  
honneur : il a été admis parmi les officiants. Il a reçu une  
tenue de cérémonie toute bleue. Et c'est LUI, tu m'entends,  
LUI-même en personne qui lui a remis son diplôme. Son titre  
complet était « Tourneur-Fraiseur », mais on dit simplement  
« Fraiseur ». (Ibid., p.220)*

Le choix de la forme de dialogue, qui accentue l'opposition entre les deux mondes en question dans ce roman, est accompagné par un vaste recours à l'ironie. L'emploi du champ lexical de la divinité, (« temple » ; « rituels », « divinité », « ciel », etc.), et du champ sémantique du « sublime », (« l'accueil royal », le confort absolu, le respect), crée tout de suite un effet d'ironie lorsque le lecteur se rend compte, à la suite du Globalien exilé, que le mot « Fraiseur » n'a aucune signification divine, qu'il ne s'agit que du métier exercé par l'ancêtre des « Fraiseurs » à « Détroit », l'usine « Ford », il y a plus d'un siècle. Les « Fraiseur » ayant perdu la mémoire historique, ainsi que le lien avec le passé, exercent les mêmes pratiques que l'homme des sociétés primitives. Le mot « Fraiseur », comme le dit bien Rufin, est devenu pour cette tribu un « totem » dont ils ignorent gravement le sens.

Ernest Cassirer dans son livre majeur intitulé *La philosophie des formes symboliques*, nous parlent de ce type de pratique de l'homme primitif qui consiste à définir et ensuite à séparer scrupuleusement la sphère du « sacré » de celle du « profane ». Pour le philosophe allemand ce type d'exercice vise avant tout à aider l'homme primitif à surmonter l'angoisse et ensuite, à s'enraciner dans le monde.

Le paradigme des entreprises sociales dans ces non zones, s'approche donc significativement de celui des sociétés primitives. Et cela, ajouté à ce dont on était témoin sous les « verrières protectrices » du Globalia, représente, certainement du point de vue diégétique, un parfait décalage anachronique.

Retenons un autre signe de cette régression multiforme : dans les non zones, comme Rufin nous les esquisse, il n'y a aucune frontière pour diviser des régions, des pays éventuels. On est en effet sur une large étendue amorphe qui, à l'instar de ses habitants, a perdu son identité. Les gens y parlent un « l'anglobal neutre et appauvri »<sup>1</sup> mais Rufin nous fait aussi part du fait que « les non-zones [sont] des lieux où [coexistent] un nombre incroyablement

varié de langues. Chaque tribu [a] la sienne et parfois plusieurs. [C'est] l'une des fonctions du seigneur de les faire vivre ». (*Ibid.*, p.224)

Il est intéressant de constater, dans les chapitres qui traitent des non zones, un jeu avec la dichotomie moderne/primitif. Partout dans ces chapitres, selon une logique anachronique, qui n'est cependant pas péjorative mais plutôt distinctive et relative, apparaissent des traces du monde ultra moderne du Globalia, des signes de la présence d'une certaine civilisation au sein d'un chaos brut. L'« anglobal » c'est la langue parlée au Globalia mais il semble que les habitants des non zones la connaissent aussi : ce phénomène, date-t-il d'une époque où les « verrières » protectrices n'étaient pas encore installées ? Signifie-t-il que les non zones profitaient déjà d'une certaine culture ? Qu'elles étaient autrefois vivantes, et en contact avec le monde civilisé ?

Ou bien, pensons à ce qu'il existe, dans les non zones, différents types d'armes de guerre, tout à fait moderne ; ou encore à ce qu'il y a, parmi les habitants de ces régions bouleversées, certains qui savent se servir des « multifonctions » et des « habits thermorégulables ». Ce jeu avec la dichotomie moderne/primitif semble de prime abord être une exigence de l'économie narrative du roman, ce qui n'empêche qu'il crée sans cesse un effet de distance, disons plutôt d'anachronisme.

Concentrons-nous à présent sur la vraie nature primitive des non zones. Réfléchissons à cet étrange phénomène anthropologico-historique qu'est l'existence de différentes petites langues appartenant à de différentes collectivités. Comme nous l'apprend Cassirer dans son *Essai sur la Langue* (Cassirer, 1988) ainsi que dans le premier volume de Sa *philosophie des formes symboliques*, (Cassirer, 1975) ce phénomène multiple constitue le germe de la civilisation humaine ; les premiers pas des petites collectivités humaines qui ont déjà atteint l'âge de l'agriculture, et

qui bientôt vont constituer des collectivités plus grandes et plus prospères.

Cette démultiplication des langues, qu'elle soit considérée comme une tentative de survie de la part des perdants dont l'existence a été réduite au néant après une guerre fatale, ou qu'elle soit perçue comme l'acte naturel des descendants d'une civilisation disparue, justifie intégralement l'hypothèse selon laquelle les non zones de Rufin, (étant revenues au stade primitif et sauvage de l'histoire de l'humanité), n'ont rien à voir avec la société globalienne hyper avancée.

### ***Eternity Incorporated* : de l'anachronisme au-delà des verrières**

La même logique anachronique s'impose dans le roman de Raphaël Granier de Cassagnac, *Eternity Incorporated*. Le tissu d'espace-temps s'y gerce et cela à partir, tout comme le texte de Rufin, des bulles en verre qui protègent la société paradisiaque de la « Bulle » contre le monde chaotique de l'«antébulle». Nombreuses sont les évocations du paradis utopique qui est, cette fois, géré non par les êtres humains mais par ce que Cassagnac appelle « Processeur ».

Ce dernier, doté d'une « Ame » semblable à la nôtre et donc du « sentiment », parle avec ses personnages privilégiés, par exemple le lieutenant « Ange », ou un DJ nommé « Sean », avec qui il entretient une certaine forme d'amitié. Avec les autres concitoyens de la Bulles, le Processeur n'a qu'une relation disons officielle, à savoir la mise en disposition de tout en chacun d'une protection médicale spécialisée (ce qui signifie une surveillance médicale 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, exercée sur chaque individu par le Processeur, visant à garantir le bien-être des citoyens de la « Bulle ». L'évocation d'une telle surveillance relève bien de l'imaginaire science-fictionnel) ou des consultations professionnelles de routine. Les forces de sécurité, internes et externes, sont aussi sous l'ordre du Processeur qui est en quelque

sorte à la tête du « conseil présidentiel ». De la condition sociopolitique, dans la Bulle, nous lisons :

*Depuis toujours, je trouvais stupide que les conseillers soient aléatoirement choisis [par le Processeur] parmi les citoyens de la bulle. Le système stochocratique, issu de la Survie, ne correspondait plus aux réalités des temps modernes. Evidemment, personne n'était qualifié pour rien à l'époque, et le tirage au sort était la meilleure manière d'éviter les luttes intestines pour s'approprier le pouvoir [...]. (Granier de Cassagnac, 2015, p.65)*

Avec de petites nuances, l'idée de l'utopie dans le roman de Cassagnac se rapproche considérablement de celle de Rufin. La prospérité économique, sociale et politique constitue chez ces deux écrivains écofictionnels l'axe majeur des sociétés utopiques futures. Le temps diégétique, quant à lui, se montre aussi identique à celui de *Globalia*. Dans la Bulle de Cassagnac, il s'agit des survivants d'une ère de crise mortelle causée par le « Virus »; ceux qui ont presque perdu le souvenir de leurs ancêtres, les fondateurs de la « Bulle ».

L'ambiance classiquement science-fictionnelle de l'œuvre ne doit cependant pas faire oublier qu'*Eternity Incorporated* se veut aussi un roman écofictionnel. Les évocations du monde de l'«antébulle», autrement dit, de ce qui existe au-delà des fameuses utopies, sont, comme nous l'avons soutenu plus haut, sinon le propre des écrits écofictionnels, du moins une tendance qui trouve son épanouissement dans ce genre de roman. Et c'est exactement ici que notre hypothèse principale (selon laquelle les écofictions fonctionnent au niveau de représentation de l'espace, selon un certain anachronisme profond), se trouvera justifiée.

À l'instar du *Globalia*, le passage de l'imagination du romancier dans le monde d'au-delà des frontières des utopies, en l'occurrence la Bulle, crée, de forts effets anachroniques. Du point de vue diégétique, et en considérant la Bulle comme un point de

repère, nous verrons que toutes les pages du roman où il est question de l'«antébulle» constituent un espace-temps amorphe et sauvage.

Notons quand même une nuance : si dans le *Globalia* de Rufin les «non zones» restent, malgré leur condition, habitées ; le monde «antébulle» de Cassagnac donne lieu à des étendus surtout non habitées, présentées comme des terres d'où l'espèce humaine est depuis longtemps expatrié. Lisons le rapport fait par un brigadier externe :

*Nous avons beau visionner la scène des dizaines de fois en simulateur, la réalité était beaucoup plus –comment dire ?- beaucoup plus réelle, évidemment, que la simulation. Se trouver devant une étendue déserte et infinie, alors qu'on n'a jamais connu qu'un horizon fermé par des barres d'immeubles ou la muraille de base de la bulle emplissant toujours le brigadier d'un mélange de surprise devant l'immensité, de crainte envers l'extérieur et de fierté pour son métier [...] (Ibid., p.14)*

Règnent dans ce monde inconnu, un «Virus» mortel dont on ignore la vraie nature ; et des êtres appelés «Mutants», apparemment des animaux géants. Les brigadiers sont fermement en alerte contre ces «monstres volants, terrifiants, rapides et puissants, capables de réduire en bouille les frêles exoptères.» (*Ibid.*, p.67). Ceci, donne un parfait exemple pour saisir la nature du décalage temporel qui sévit entre les habitants de la Bulle et les rescapés du monde hors-bulles. En fait, les «monstres volants» dont il est question dans les premiers chapitres du roman, ne sont que des animaux tout à fait normaux, que l'Homme de la Bulle a depuis longtemps oublié, et que le Processeur a décidé de présenter comme des dangers mortels.

Anecdote peut-être contingente, compte tenu du contexte, cet exemple illustre quand même un autre justificatif de la présence de ce que nous avons appelé plus haut, un anachronisme profond.

Le décalage temporel qui s'impose, dans *Globalia* et dans *Eternity Incorporated*, est avant tout, un décalage conceptuel. Au niveau du temps diégétique, les protagonistes des romans, ne se déplacent pas. Tout ce qu'ils font est franchir les frontières du monde disons utopique, ce monde connu des écrits science fictionnels. Une fois ce passage réalisé, s'impose un tout autre « monde » qui se distingue du dernier, de celui « familier », et « habité », par ses caractéristiques fortement anachroniques. Celles-ci se manifestent premièrement au niveau de l'« espace » mais aussi, comme nous l'avons montré, au niveau du « temps ». L'anachronisme, dans les écrits écofictionnels, se soustrait du niveau des faits et des intrigues, pour s'imposer à celui des structures et des concepts.

### ***Le goût de l'immortalité : de l'anachronisme chaotique***

Finissons par *Le goût de l'immortalité* (Dufour, 2005) roman de Catherine Dufour, où malgré l'absence des « cités protégées par « les bulles en verre », autrement dit, de la distinction brute entre le « cosmos » et le « chaos », la conception du « temps » révèle quand même des ressemblances avec les deux derniers textes.

Le monde décrit par Dufour n'est pas divisé en deux comme c'était le cas dans l'œuvre de Rufin ou de Cassagnac. « Ha Rebin », ville asiatique d'un futur lointain, reste le seul décor du roman d'où les protagonistes ne sortent jamais. Pourtant, au sein de cette ville, il existe une hiérarchie : d'un côté, il y a les heureux habitants des étages supérieurs des tours, où la pollution, les nuages jaunes, sont moins épais ; de l'autre, il y a des étages inférieurs des tours, des sdf qui habitent sur le sol, et enfin, le monde « suburbain », domicile de ceux qui se sont réfugiés au sous-sol pour se protéger des épidémies et des attaques des tours.

De surcroît, et toujours au contraire de nos deux derniers romans, où l'idée de l'utopie, du monde paisible et prospère s'impose, dans l'œuvre de Dufour, rien ne sert de témoin de la paix et du calme ; même dans les tours, on lit que les gens sont en proie aux épidémies, souffrent quand même mais moins que les autres, de la pollution et se trouvent souvent obligés de vivre un marathon infini de déménagements dans les étages plus hauts.

Il ne faut quand même pas oublier qu'il y existe, dans cet espace amorphe, de petits fragments cosmisés ; prenons comme exemple celui d'une certaine «ainademar», une dame âgée qui s'occupe de «petits jardins des 41<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup>» ; Ou encore, celui de la chambre isolée du protagoniste principal du roman. Dans les deux cas, on peut attribuer la définition du «Cosmos» à l'«espace» évoqué : le temps y semble être figé ; le calme revient au personnage chaque fois qu'il y entre ; la délimitation avec les autres «espaces» y est assez nette ; et surtout, c'est à partir de ces «espaces» que la vieille femme amateur du jardinage et la petite fille, narrateur du récit, étendent leurs existences. Les quelques dialogues d'«ainademar» s'échangent justement près de ses jardins artificiels ; autrement dit, c'est dans et à partir de là qu'elle s'exprime, donc réalise un acte existentielle. De même, la petite fille commence à raconter, au début du roman, alors qu'elle est dans sa chambre, son «monde» ; c'est là qu'elle tombe malade à son insu ; et c'est toujours là que son récit se termine.

Or, malgré les différences que développent *Le goût de l'immortalité* avec *Globalia* et avec *Eternity Incorporated*, le lecteur de Dufour ne tardera pas à remarquer les traces de l'idée de « régression » ; une régression qui se manifeste tout d'abord, bien que latente, au niveau de l'«espace» diégétique – des étages supérieurs, des étages inférieurs, le suburbain – et qui s'impose tout de suite dans le procès de constitution des trois niveaux hétérogènes marquant ici la condition humaine.

Est vrai, le fait que *Le goût de l'immortalité* se veut, en partie, un roman policier et que par conséquent, les réflexions sociopolitiques, comme chez Rufin et Cassagnac, sont moins, pour ne pas dire pas du tout, abordées. Cependant, le lecteur des écofictions n'aura pas de mal à y détecter les mêmes dichotomies sémantiques quand il saisira dans leur ensemble, les images créées par la romancière.

Des hauteurs des tours jusqu'au monde suburbain, en passant par le sol « malsain », la question n'est pas de passer d'un « régime de vérité » à un autre totalement différent, comme c'était le cas dans nos deux derniers roman, mais plutôt d'une condition à une autre. L'auteure ne nous fournit malheureusement pas assez de descriptions du monde des tours, (Dufour ayant préféré investir son imagination dans le monde suburbain), pour qu'on puisse les considérer comme un synonyme des « utopies » science fictionnelles. Du coup, on ne peut pas prétendre que le monde des réfugiés suburbains symbolise un état primitif de l'humanité quand il est comparé avec les tours. Le temps diégétique reste dans le roman, assez homogène et le lecteur n'est pas surpris par des effets anachroniques au niveau discursif. La raison en pourrait être la suivante : *Le goût de l'immortalité*, ne développe pas, au niveau de sa diégèse (et au contraire de *Globalia* ou d'*Eternity Incorporated*), cette dichotomie spatiale chère aux écofictions : chaos vs. cosmos. Si, en effet, le *Globalia* de Rufin présente à son lecteur aussi bien le « Cosmos » que le « Chaos », *Le goût de l'immortalité* préfère s'aventurer dans le « chaos », ignorant volontairement la possibilité d'existence d'un « Cosmos ». Ce témoignage se justifie quand vers la fin du roman, Dufour ne développe plus la scène de la fuite de deux de ses personnages qui ont enfin pu s'échapper de la tyrannie du monde « suburbain » : elle garde ses amoureux en fuite toujours dans le « Chaos » :

*[Quand cheng et nakamura s'échappent de la suburb et arrivent à la surface] Cheng rêve encore, sombrement. Je la*

*regarde et je me demande ce qu'elle a vu, debout sur son surf aussi étroit qu'une lame, mal protégée des vents de la course par une pauvre coque magnétique premier modèle...Shangai d'abord, Forêt de tours radieuses poussée sur une mer de ruines, puis la terre, ici rabotée par les rayons durs et les pluies acides, là recouverte par les bâches immenses des Champs alimentaires. Elle a dû aussi survoler des paysages à peu près semblables à ceux que j'ai vu à qingming. Mais elle a sûrement vu d'autres choses, les Bambous résistants de hongkou, les dernières forêts de Gingko, les dernières plaines de Fougères... s'ils ont voyagé de nuit comme je le suppose, ils ont pu sentir monter dans l'ombre de co2 naturel, cette douce respiration de la chlorophylle, « le souffle des Plantes nocturnes qui croisent silencieusement dans les rosées lunaires ». (Dufour, 2005, p. 241)*

Cette homogénéité quasi-absolue de l'espace diégétique entraîne logiquement une certaine homogénéité au niveau du temps diégétique : l'espace et le temps étant deux notions inséparables, s'influencent l'une l'autre. L'absence de d'écart spatial a donc comme équivalent, l'absence d'écart temporel. Pourtant, cette quasi-homogénéité temporelle du texte, ne gêne pas l'hypothèse principale de notre travail selon laquelle les écofictions ont l'habitude de développer un certain anachronisme dans le tableau qu'elles brossent du futur. Ce qui importe, en étudiant l'œuvre de Dufour, c'est essentiellement pouvoir repérer cette fameuse opposition sémantique du discours écofictionnel qu'est : ce qui est altéré Vs. ce qui est sûr/ ce qui est prospère. Le lecteur de Dufour n'a aucun mal de mettre le monde des étages inférieur et le monde suburbain (où l'on est témoin d'une altération radicale de l'environnement de vie mais aussi des valeurs socio-culturelles pour ne pas dire la nature humaine) en opposition avec le monde des étages supérieurs (où malgré l'absence des évocations qui témoignent de la prospérité ou de la

sécurité ; la romancière n'a pas l'intention de surprendre son lecteur).

Bref, comme nous l'enseignent Jean Michel Adam et Ute Heidmann dans leur article sur la discursivité (Ruth Amossy et Dominique Maingueneau, 2003, pp. 29-49), il paraît que dans *Le goût de l'immortalité* nous avons plutôt affaire à la dominance des « forces centrifuges »<sup>2</sup>, autrement dit, la dominance des traits propres au texte plutôt que la dominance des traits discursives (comme c'était le cas dans *Globalia* et dans *Eternity Incorporated*). Cela veut dire que malgré l'ambiance polar du *Gout de l'immortalité*, ce roman relève quand même de l'imaginaire écofictionnel du fait qu'il fonctionne sur l'opposition sémantique développée par le discours écofictionnel.

### **Conclusion**

En tant que sous genre de la littérature science-fictionnelle, les écofictions optent généralement pour une même esthétique. L'idée d'utopies et de dystopie, de spéculations à partir d'une situation actuelle, de mélanges du vrai et du vraisemblable, et bien d'autres points communs (une sociologie du présent ; les inventions lexicales ; les connexions syntaxiques ou sémantiques inattendues ; recours à la xéno-encyclopédie ; l'idée de l'étrangeté ; etc.) rapprochent ces deux types de littérature d'anticipation.

Cependant les exigences génériques des écofictions, entre autres celle du choix du sujet « écologique », impose des différences. Soucieuses de développer la thématique écologique, les écrits écofictionnels ne peuvent pas, semble-t-il, se limiter au cadre des utopies. Dans *Globalia* de Jean-Christophe Rufin et dans *Eternity Incorporated* de Raphaël Granier de Cassagnac, l'« être au monde » de l'Homme dans les sociétés futures est toujours considéré à partir de ce qu'il a de positif et de négatif. Autrement dit, si dans une tradition purement science-fictionnel, ces deux romans extrême-contemporains dessinent des utopies, ils ne

tardent pas à parler de ce qui se trouve au-delà des « cités high-tech » ; de ce que la réalisation de la rêverie du progrès a coûté non seulement à l'Homme mais surtout à la Terre.

Ce passage entre le monde cosmisé des utopies et celui d'« au-delà » crée, comme nous l'avons montré ci-dessus, de forts effets anachroniques au niveau de la conception du temps. Nous avons essayé de montrer comment les écofictions ont tendance à intégrer un certain anachronisme dans le tableau qu'elles brossent des sociétés futures. Nous avons aussi discuté des caractéristiques de cet anachronisme et proposé le terme : « anachronisme profond » ; un anachronisme qui se soustrait du niveau des faits et des intrigues, de l'événementiel en somme, pour s'imposer à celui des structures et des concepts.

### Notes

1. Anglobal, mot utilisé par le romancier, pour évoquer la langue parlée au Globalia. C'est en effet un jeu de mot comportant à la fois : l'anglais et Globalia.

2. Dans leur article qui s'appelle « Discursivité et (trans)textualité : La comparaison pour méthode. L'exemple du conte » ; Jean Michel Adam, Ute Heidmann appellent les « forces centripètes », tout ce que les textes appartenant à une formation discursive ont en commun ; par contre, pour eux, les « forces centrifuges » représentent plutôt les particularités et les caractéristiques originales de chacun de ces textes.

### Bibliographie

ADAM Jean Michel, HEIDMANN Ute, IN : AMOSSY Ruth et MAINGUENEAU Dominique, *Analyse du discours dans les études littéraires*, Presse universitaire de Mirail, Toulouse, 2003, pp. 29-49.

BEAR Grec, *Eon*, Coll. The Way, Tor Book, Les Etats-Unis, 1985.

CASSIRER Ernst, *La philosophie des formes symboliques*, vol.1 : « Le langage », éd. Minuit, Paris, 1972.

CASSIRER Ernst, *Zabân va ostouré*, trad. En persan par Salasi Mohsen, éd. Noqré, Téhéran, 1988.

DUFOUR Catherine, *Le goût de l'immortalité*, édition Mnémos, coll. « Livre de Poche », Paris, 2005.

GRANIER DE CASSAGNAC Raphaël, *Eternity Incorporated*, édition Mnémos, Saint-Laurent-d'Oingt, avril 2015.

RANCIERE Jacques, «Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien», *L'Inactuel* n°6, Calmann-Lévy, 1996.

RUFIN Jean-Christophe, *Globalia*, Gallimard, Coll. Folio, Paris, 2004.

VAN HERP Jacques, *Panorama de la science-fiction : les thèmes, les genres, les écoles, les auteurs*, Bruxelles, coll. « Volumes », 1996.

### **Sitographie**

<http://www.universalis.fr/>, site consulté au 10/ 10/ 2015.

<http://www.littre.org/>, site consulté au 10/ 10/ 2015.

کاسیر، ارنست، *زبان و اسطوره*، ترجمه : محسن سلامی، نشر نقره، تهران، ۱۳۶۷ (۱۹۸۸).